

L'eau

primordiale

Cet ouvrage accompagne l'exposition
« L'eau primordiale. Leçons de Mésopotamie »
présentée à Paris, au musée du Louvre,
du 20 mai 2026 au 15 mars 2027

Avis au lecteur

Sauf indication contraire, les œuvres exposées sont conservées au département des Antiquités orientales du musée du Louvre, et l'Irak est leur pays de provenance actuel. Toutes les dates sont données avant notre ère, sauf lorsqu'il s'agit de la découverte des œuvres ou de leur entrée dans les collections, lesquelles sont, bien entendu, postérieures à notre ère. Pour les divinités, les noms les plus usités ont été retenus, à l'exception d'Enki/Ea et d'Ishkur/Adad, pour lesquels sont indiqués à la fois les noms sumériens et akkadiens.

Règles de transcription

Les transcriptions ont été simplifiées afin d'en faciliter la lecture. Le **u** se prononce « ou » (sauf dans certains noms d'usage courant comme Sumer ou Suse) ; le **e**, « é » ; le **j**, « dj » ; le **g** est toujours dur. Le groupe **sh** « ch » est employé à la place de **š** ; les voyelles longues **ī**, **ā**, **ū** sont remplacées par **i**, **a**, **u**. Le **s** peut noter deux consonnes distinctes, dont l'une se prononce approximativement « ts ». Le **ṭ** est rendu par **t**. Le **h** note soit une légère aspiration, soit une consonne plus rude, proche du « ch » allemand. Le ' n'est pas prononcé et les voyelles se lisent séparément, sans diphtongue.

En couverture
Détail de la statue dite
de « Gudea au vase jaillissant » (cat. 61)

En 4^e de couverture
La confluence du Tigre
et de l'Euphrate à Gurna (fig. 10)

Rabat
Détail d'un relief du palais de Sargon II
à Khorsabad (musée du Louvre, AO 19890)

© Musée du Louvre, Paris, 2026
www.louvre.fr
© LIENART éditions 2026
60, boulevard de Sébastopol – 75003 Paris
www.lienarteditions.com
ISBN musée du Louvre : 978-2-35031-854-7
ISBN LIENART : 978-2-35906-494-0

Imprimé en Union européenne
Dépôt légal : mai 2026

L'eau primordiale

Leçons de Mésopotamie

Sous la direction d'Ariane Thomas,
Barbara Couturaud et Grégoire Nicolet

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION

Ariane Thomas
Directrice du département des Antiquités orientales, musée du Louvre

Barbara Couturaud
et Grégoire Nicolet
Chargés de collections, Mésopotamie, musée du Louvre

MUSÉE DU LOUVRE

Christophe Leribault
Président-directeur

Kim Pham
Administrateur général

Francis Steinbock
Administrateur général adjoint

Matthias Grolier
Directeur de cabinet

Ariane Thomas
Directrice du département des Antiquités orientales

Sébastien Allard
Directeur du département des Peintures

Aline François-Colin
Directrice des Expositions et des Éditions

Gautier Verbeke
Directeur de la Médiation et du Développement des publics

Stéphanie
Hussonnois-Bouhayati
Directrice des Relations extérieures et de la Communication

Arnaud Amelot
Directeur de l'Architecture, de la Maintenance et des Jardins

Luc Tramier
Directeur des Ateliers d'Art et de la Présentation des collections

Hélène Vassal
Directrice du Soutien aux collections

Marie Lacambre
Directrice financière, juridique et des Moyens

Dominique Buffin
Directrice de l'Accueil du public et de la Surveillance

EXPOSITION

Direction des Expositions et des Éditions

Anne Behr
Directrice adjointe des Expositions

Marie Ormevil
Cheffe du service des Expositions et des Prêts

Laura Clair
Adjointe à la cheffe du service des Expositions et des Prêts

Octavie Auenin
Cheffe de projet déléguée Expositions

Clémentine Girard-Negre
Cheffe du service de la Scénographie

Victoria Gertenbach
Scénographe

Delphine Prevost
Conductrice de travaux

Direction de la Médiation et du Développement des publics

Céline Brunet-Moret
Sous-directrice de la Médiation et de la Transmission

Zoé Blumenfeld-Chiodo
Cheffe du service de la Médiation graphique et numérique

Moïra Filiol
Adjointe à la cheffe du service de la Médiation graphique et numérique

Marcel Perrin
Graphiste

Martin Guyet
Chargé de projet Médiation

Cécile Guillermin-Bianchi
Coordinatrice graphisme et signalétique

Isabelle Grassart
Cheffe du service de la Médiation humaine

Sarah Galer, Carole Bedel
et Séverine Casterman
Cheffes d'unité, adjointes à la cheffe du service de la Médiation humaine

Julia Garnier
Chargée de programmation

Florence Dinet
Chargée du développement des ressources pédagogiques

Direction de l'Architecture, de la Maintenance et des Jardins

Carol Manzano
Cheffe du service de l'Installation et de la Maintenance signalétique

Véronique Koffel
Coordinatrice graphique et signalétique

Direction des Ateliers d'Art et de la Présentation des collections

Fabrice Laurent
Directeur adjoint

Dorothee Gruser
Cheffe du service de la Coordination générale et des relations avec les départements

Jean-René Lienard
Conducteur de travaux

Les techniciens d'art des treize ateliers muséographiques
Métiers d'art et les planificatrices d'opération

Direction des Relations extérieures et de la Communication

Marie Payet
Sous-directrice de la Communication

Laurence Roussel
Cheffe du service de la Communication visuelle et publicité

Xénia Vlassenko
Responsable promotion et influence

Coralie James
Chargée de communication

Marc-Antoine Parrona
Chef du service de la Communication numérique

Direction financière, juridique et des Moyens, sous-direction des Systèmes d'information

Rémi Guelton
Sous-directeur

Anastasia Grigorieva
Cheffe de projet numérique

PRÊTEURS DE L'EXPOSITION

Musée du Louvre, département des Antiquités orientales

Musée du Louvre, département des Peintures

DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ORIENTALES

Nicolas Benoit
Chef du service d'Études et de Documentation

Salima Amann
Adjointe au chef de service d'Études et de Documentation

Virginie Fabre
Documentaliste

Elisabet Goula-Iglesias
Documentaliste

Jorge Vasquez
Chef du service de régie

Mahmoud Alassi
Régisseur

Avec l'aide scientifique d'Agathe Chave-Lucas
Ingénieure des Ponts, des Eaux et des Forêts (AgroParisTech)

AUTEURS

Ariane Thomas (AT)
Directrice du département des Antiquités orientales, musée du Louvre

Barbara Couturaud (BC)
Chargée de collections, Mésopotamie (périodes anciennes), musée du Louvre

Grégoire Nicolet (GN)
Chargé de collections, Mésopotamie (périodes moyennes), musée du Louvre

Haidar M. Alnaqeeb
Archéologue, State Board of Antiquity and Heritage, Irak

Lucie Cez
Géoarchéologue, CNRS, UMR 7192 PROCLAC, Paris

Grégory Chambon
Directeur d'études, École des hautes études en sciences sociales, Paris

Géraldine Chatelard
Chercheuse associée, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, Aix-en-Provence

Agathe Chave-Lucas (AC)
Corps des IPEF (AgroParisTech)

Reed Goodman
Professeur assistant, Clemson University, États-Unis

Alexei Jankowski-Diakonoff
Directeur du projet international Dehaila-Wajef, Irak

Jaafar Jotheri
Géoarchéologue, University of Al-Qadisiyah, Irak

Bertrand Lafont
Directeur de Recherche émérite, CNRS, UMR 7041 ArScAN, Nanterre

Daniele Morandi Bonacossi
Professeur, Università d'Udine, Italie

Jennifer Pournelle
Professeure de recherche distinguée émérite, University of South Carolina, États-Unis

Régis Vallet
Archéologue, chargé de recherches hors-classe, CNRS, UMR 8068 TEMPS, Nanterre

REMERCIEMENTS

Le commissariat exprime sa profonde reconnaissance à toutes celles et ceux qui ont contribué à ce catalogue. Sa gratitude va d'abord à Laurence des Cars, présidente-directrice du musée du Louvre au moment où ce projet a vu le jour, pour son soutien à l'exposition et au présent catalogue, ainsi qu'à Christophe Leribault qui en a accompagné l'aboutissement. Les commissaires remercient également Aline François-Colin et Laurence Basset, à la direction des Expositions et des Éditions, et tout particulièrement Anna Bertaccini Tadini pour son engagement constant, sans oublier Audrey Guyonnet. Aux éditions LIENART, un très grand merci à Aurélien Moline et Lætitia Queste qui ont si bien accompagné la conception de cet ouvrage dans toutes ses étapes.

L'exposition dont témoigne ce catalogue n'aurait pu se faire sans une équipe remarquable, au premier rang desquels Victoria Gertenbach, scénographe de l'exposition, avec Marcel Perrin, graphiste. Que soient associés à ces remerciements Marie Ormevil et Octavie Auenin, du service des Expositions et des Prêts, et, à la direction de la Médiation et du Développement des publics, Gautier Verbeke, Zoé Blumenfeld-Chiodo, Moïra Filiol, Martin Guyet, Mathilde Mabire et Lou Sellier, qui ont su activement épauler la transmission au public le plus large.

Les commissaires remercient tout particulièrement Martin Sauvage, dont l'aide pour la réalisation des cartes a été décisive. Outre les contributeurs de cet ouvrage dont les travaux, la générosité scientifique et l'esprit de dialogue ont enrichi cette publication, leur reconnaissance va aussi à Nicolas Bresch, Pascal Butterlin, Yves Calvet, Annie Caubet, Caecilia Pieri et Édith Ybert, qui ont généreusement permis d'illustrer de leurs images ce volume. Que soient également remerciés Camille Lecompte, Antoine Cavigneaux et Laurent Colonna d'Istria, dont l'expertise est venue enrichir cet ouvrage.

Au département des Antiquités orientales, il importe de saluer le travail essentiel de Mahmoud Alassi, Jorge Vasquez, Salima Amann, Nicolas Benoit, Virginie Fabre, Caroline Florimont, Elisabet Goula-Iglesias, Anne-Lise Guigues, Chadi Hatoum, Véronique Pataï, Clélia Paladre, ainsi que l'ensemble de l'équipe du département pour sa disponibilité, ses conseils, son soutien et sa patience tout au long de la préparation de l'exposition et du catalogue. Nous remercions par ailleurs les restaurateurs Sandrine Gaymay, Daniel Ibled, Sabine Kessler, Marie-Christine Nollinger, Christine Pariselle et Alice Wallon, ainsi que les photographes Raphaël Chipault, Gabriel de Carvalho et Stéphane Maréchal. Un grand merci aussi aux stagiaires du département Laura Beauvois, Suzanne Gilles et Sienna Mathur, qui ont apporté une aide précieuse à différentes étapes du projet. Une mention spéciale pour Agathe Chave, ingénieure des Ponts, des Eaux et des Forêts (AgroParisTech), qui a généreusement accompagné le projet avec son regard et son expertise extérieurs, tout en étant totalement intégrée à l'équipe.

Les auteurs remercient aussi très sincèrement les ateliers de montage, et plus spécialement Pascal Goujet et son équipe, dont le savoir-faire a contribué de manière essentielle à la valorisation des œuvres. Nous remercions aussi les marbriers, les éclairagistes, les installateurs, ainsi que Laurence Huguet et toute l'équipe de la direction de l'Accueil du public et de la Surveillance pour leur accompagnement essentiel.

Enfin, les commissaires ont une gratitude particulière envers tous ceux qui, au musée et au-delà, ont soutenu ce projet. En même temps qu'aux terres d'Irak, de Syrie et de tout le Proche-Orient, cette exposition, avec son catalogue, est dédiée à tous ceux, si nombreux, qui ont aidé à sa réalisation.







Doubles pages précédentes

— Fig. 1-2

Détails des cat. 8 et 61

Symbole de l'eau vitale, douce et fertile dans laquelle prospèrent des poissons, cette eau jaillit d'un vase tenu par une divinité. Récurrente dans l'iconographie, elle est toujours divisée en deux flots symétriques, rappelant la fertilité des deux fleuves tutélaires du pays, le Tigre et l'Euphrate.

— Fig. 3

Les marais dans la région d'Uruk (sud de l'Irak), vers 1980

Avec l'aimable autorisation d'Yves Calvet

— Fig. 4

Une embarcation de type kelek sur le Haut-Tigre (nord de l'Irak), fin du XIX^e siècle

Musée du Louvre, département des Antiquités orientales, service d'Études et de Documentation, fonds E. Gallois

PRÉFACE

L'antique Mésopotamie, jusque dans son nom même (« le pays entre les deux fleuves »), se définit par son lien à l'eau, que celle-ci soit envisagée comme une ressource, nécessaire à l'irrigation des cultures et au développement des cités, ou comme un élément symbolique à part entière, jouant un rôle fondamental dans les mythes, la religion et l'exercice du pouvoir politique. En puisant dans l'ensemble des collections du département des Antiquités orientales du musée du Louvre, « L'Eau primordiale » éclaire les différents rôles – politiques, culturels et religieux – que l'eau a pu revêtir en Mésopotamie ancienne. Elle dévoile non seulement la très haute maîtrise de l'eau développée par les habitants de Mésopotamie, dont les savoir-faire en matière d'irrigation, de génie hydraulique et d'aménagement du territoire sont attestés par les découvertes archéologiques, mais également la nature ambiguë de l'eau elle-même, instrument de destruction autant qu'outil de survie, dans une région particulièrement vulnérable, alternativement aride et humide, montagneuse et désertique.

Son catalogue fait dialoguer, au fil de pages magnifiquement illustrées, les recherches récentes en histoire, en épigraphie et en archéologie mésopotamiennes avec la géographie irakienne actuelle, qui recouvre une grande partie de l'antique Mésopotamie. Cette union intime entre l'identité culturelle irakienne et l'élément aquatique est lyriquement évoquée par le poète Badr Châker al-Sayyâb, père de la poésie arabe moderne, dans son déchirant « Testament d'un agonisant », lamentation sur l'exil et la distance qui le sépare de son pays natal, qui se termine sur ces vers : « O toi, éclat du jour, / inonde l'Irak de ton or ! Car c'est l'argile de l'Irak / qui fait mon corps, c'est l'eau de l'Irak... »

L'exposition se prolonge dans les salles des Antiquités orientales où sont convoquées une trentaine d'œuvres, issues d'un territoire particulièrement vaste et parcourant une large période chronologique. Ce parcours permet au visiteur d'envisager sous un jour neuf les chefs-d'œuvre de la collection, du Gudea au vase jaillissant découvert à Tello au décor du palais de Sargon II à Khorsabad, de la stèle des Vautours au Code d'Hammurabi, et de puiser aux sources de la conscience environnementale mésopotamienne, dont les préoccupations passées sont, à l'heure du dérèglement climatique, plus que jamais d'actualité.

Je veux remercier très sincèrement les commissaires de cette exposition, Ariane Thomas, Barbara Couturaud et Grégoire Nicolet, qui nous guident parmi la vaste collection des antiquités orientales du musée du Louvre au prisme de l'eau et de ses significations, pour recueillir les nombreuses leçons que la Mésopotamie a encore à nous apporter.

Christophe Leribault

Président-directeur du musée du Louvre

L'eau, or véritable, aux sources de la Mésopotamie

15

Brève historiographie des recherches sur l'eau en Mésopotamie

22

L'eau au cœur du sacré

27

La puissance de l'eau créatrice et destructrice

34

Les puissances divines de l'eau

40

L'eau au cœur des rituels

48

La navigation sacrée

58

Le jugement divin par l'eau

61

De quelques signes autour de l'eau

62

L'eau au cœur de l'écosystème mésopotamien

65

Petite histoire de l'évolution du paysage en Mésopotamie

72

Un pays de fleuves et de montagnes

78

L'invention de l'irrigation en Mésopotamie

84

Entre fleuve et mer : les marées et les premières villes en Mésopotamie

88

Un pays de villes et de canaux

90

Larsa, une ville d'eau en Mésopotamie

97

Un pays semi-aquatique, les marais au sud

102

De la faune aquatique

108

Les marais du sud de l'Irak aujourd'hui : continuité et changement

112

Mon expérience de l'eau en tant que géoarchéologue et paysan

116

Vivre avec et grâce à l'eau : la pêche

120

Vivre avec et grâce à l'eau : la culture du palmier dattier

124

Le sel, fléau des paysans mésopotamiens

128

Vivre avec et grâce à l'eau : le roseau

132

La navigation fluviale en Mésopotamie

136

La découverte près d'Uruk d'un bateau vieux de 4 000 ans

144

Vivre et mourir de l'eau

148

L'eau au cœur du pouvoir politique

151

L'eau source de richesse : des réseaux de pouvoir grâce aux voies d'eau

158

L'eau source de richesses : des objets précieux accumulés grâce aux voies d'eau

166

Les grands travaux hydrauliques dans le discours royal

170

Le génie hydraulique mésopotamien : mathématiques, aqueducs, tunnels et vis à eau

180

De l'infrastructure monumentale aux gestes quotidiens

186

De quelques installations liées à l'eau, du quotidien à l'exceptionnel

192

Les systèmes d'irrigation au cœur de l'Assyrie
Maîtriser l'eau pour domestiquer la nature et alimenter l'empire

194

Aux sources de jardins paradisiaques disparus

200

L'eau source de conflits

206

Arbitrer et prévenir les litiges

213

L'eau, une arme de guerre

214

L'eau et le droit en Mésopotamie

218

Et l'eau dans la Bible ?

220

L'eau aujourd'hui en Irak et dans le monde : entretiens

225

L'eau et l'environnement, résonances contemporaines des antiquités orientales

229

Quelques jalons chronologiques

232

Bibliographie

234



— Cat. 1
**Fragment de stèle : vases
 aux eaux jaillissantes**
 Tello (ancienne Girsu)
 Époque néo-sumérienne,
 règne de Gudea (vers 2120)
 Calcaire
 H. 15,5 ; l. 12 ; ép. 5,3 cm
 Inv. AO 4584
 Partage après fouilles Cros, 1905

L'EAU, OR VÉRITABLE, AUX SOURCES DE LA MÉSOPOTAMIE

« Eau, tu n'as ni goût, ni couleur, ni arôme, on ne peut pas te définir, on te goûte sans te connaître. Tu n'es pas nécessaire à la vie, tu es la vie ! [...] Tu es la plus grande richesse qui soit au monde, et tu es aussi la plus délicate, toi si pure au ventre de la Terre. [...] Tu n'acceptes point de mélange, tu ne supportes point l'altération, tu es une ombrageuse divinité. Mais tu répands en nous un bonheur infiniment simple. »

Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, 1939

À la fois ressource, milieu et élément vital, apparue sur terre au cours des cent premiers millions d'années de l'histoire terrestre, l'eau est omniprésente sur notre planète, recouverte aux trois quarts par l'océan, et dans nos corps, composés à 65 % d'eau. Sans eau, on ne survit pas plus de quatre-vingt-seize heures. Indispensable à notre santé, elle l'est aussi à presque toutes nos activités. Les sociétés humaines se sont ainsi épanouies sur les côtes et les rives fluviales et lacustres, y profitant de nombreuses ressources et d'un accès plus facile, quoique aventureux, vers le monde extérieur. « Notre planète, notre corps, les plantes et les arbres, tout ce qui nous entoure, nous fait vivre et nous rend heureux dépend de l'eau » (Brelet 2024, p. 9), cet or véritable dont on mesure d'autant plus le prix lorsqu'il faut aller la chercher chaque jour, comme cela reste le cas pour une part importante de la population mondiale.

Solide, gazeuse ou liquide, frontière ou passage, indispensable et salvatrice ou au contraire dangereuse sinon mortelle, mais potentiellement purificatrice et régénératrice, l'eau est unique et ambiguë. Même stagnante, elle est en réalité toujours en perpétuel mouvement – vive, comme l'a chanté Guy Béart, prenant la suite d'Héraclite, selon qui l'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Loin de n'être qu'une molécule, l'eau a une dimension spirituelle, culturelle et affective. À défaut d'une « mémoire de l'eau », thèse contestée, l'eau est riche d'histoire et d'avenir si l'on sait préserver les vertus de son cycle.

— Fig. 5
*La collecte de l'eau
sur les bords du Tigre
(nord de l'Irak), vers 1970*
Musée du Louvre, département
des Antiquités orientales, service
d'Études et de Documentation,
fonds E. Ybert

Aujourd'hui sujet d'études en plein essor – y compris en archéologie orientale (Briant 2002 ; Mouton et Grimal 2025 par exemple) –, l'eau fait aussi l'objet d'alertes croissantes sur l'importance de protéger notre « planète bleue ». En janvier 2026, un rapport de l'Université des Nations unies, « Faillites mondiale de l'eau : vivre au-delà de nos moyens hydrologiques à l'ère post-crise », évoque non plus une crise de l'eau mais une menace de faillite hydrique et appelle à un changement systémique qui intègre l'eau au centre de stratégies globales. Parmi les pays les plus exposés aux risques de pénurie, se trouve notamment l'Irak, classé au cinquième rang des plus vulnérables aux effets du changement climatique (Roussel, 2024).

Pourtant l'Irak moderne couvre pour l'essentiel – avec une partie de la Syrie, de la Turquie et du Koweït actuels – ce qui fut l'antique Mésopotamie : un territoire défini par ses fleuves jusque dans son nom*, qui prospéra grâce à sa gestion de l'eau, qu'elle vînt à manquer ou fût en excès, en relevant des défis qui peuvent nous inspirer aujourd'hui. C'est de fait une plaine alluviale de part et d'autre du Tigre et de l'Euphrate, fleuves nés dans les monts Taurus et qui se jettent dans le golfe Arabo-Persique. Entre montagnes aux glaciers saisonniers, plaine aux fleuves capricieux et irréguliers – à l'échelle du temps court comme du temps long –, marais et mer au littoral changeant, s'étendait un ensemble remarquable d'écosystèmes variés, caractérisé par l'irrégularité de l'eau, dont les excès comme les pénuries étaient redoutés.

Face à ces problématiques, les habitants de Mésopotamie ont très tôt développé des savoir-faire pour adapter leur environnement à travers une certaine maîtrise de l'eau : depuis l'invention progressive de l'irrigation au Néolithique jusqu'au remodelage du territoire par un dense réseau de canaux, puis, plus tard, des aqueducs alimentant les villes impériales du I^{er} millénaire. Comme le relatent des textes cunéiformes, ces transformations reposaient sur un certain génie technique et sur de grands travaux d'aménagement et d'entretien d'ouvrages hydrauliques (puits, digues, canaux, ponts et ponts-écluses, réservoirs, bassins, ports, etc.), sous la houlette de rois de droit divin, mandatés par les dieux pour assurer la prospérité grâce à l'eau, ressource sacrée. Puissance créatrice, destructrice et, par là même, régénératrice selon la conception cyclique mésopotamienne, l'eau était rattachée aux plus importantes divinités et pouvait constituer un pouvoir de vie ou de mort pour l'humanité.

* Du grec *mésos*, « entre, au milieu de », et *potamós*, « fleuve », soit, littéralement, « le pays d'entre les deux fleuves ».



— Fig. 6
*L'Euphrate au niveau
de Babylone, vers 1980*
Avec l'aimable autorisation
d'Yves Calvet



L'exposition « L'eau primordiale » s'attache à cette triple dimension sacrée, politique et quotidienne de l'eau en Mésopotamie, sans oublier les mythes qui y sont nés et continuent d'alimenter notre imaginaire, tels le Déluge ou les Jardins suspendus de Babylone. Tablettes cunéiformes, vestiges et œuvres figurées témoignent du rôle de l'eau dans cette région du monde, au regard des nombreuses découvertes récentes en la matière. Parce que, plus largement, le Proche-Orient actuel est fortement impacté par le changement climatique et les tensions liées à l'eau, l'exposition élargit son propos sur les questions environnementales à l'ensemble des Antiquités orientales, pour mieux faire parler les collections du Louvre sur ces sujets, tout en se faisant la tribune de recherches actuelles et en sensibilisant à ces enjeux contemporains majeurs.

Dans un essai célèbre, Gaston Bachelard a revisité l'eau et son imaginaire multiple : symbole de pureté, miroir pour un Narcisse, maternelle ou au contraire mortel passage avec Charon – ou son alter ego mésopotamien, Ur-Shanabi, le batelier d'Uta-Napishti, survivant du Déluge –, lyrique enfin à travers « le langage des eaux [...], une réalité poétique directe » (Bachelard, 1942, p. 24). Le philosophe place l'eau au cœur de la matière et de sa transformation / imagination : « dans l'expérience des pâtes, l'eau apparaît nettement comme la matière dominatrice » apte « à se composer avec d'autres éléments », dont en tout premier lieu la terre (*Ibid.*, p. 21-22).

— Fig. 7
Vue du site d'Eridu, aujourd'hui désertique, vers 1980
Avec l'aimable autorisation d'Yves Calvet

Dans l'Antiquité, ce fut une cité prospère autour de l'eau, domaine de son dieu-patron Enki/Ea, qui y résidait dans son temple E-Abzu, bâti et rebâti après la dédicace d'Alulim, premier roi d'Eridu avant le Déluge.

C'est justement au Proche-Orient ancien – et pour partie en Mésopotamie – que l'on inventa durablement la transformation des matériaux, en particulier celle de l'argile. Née de la terre et de l'eau, elle était au cœur du monde mésopotamien où l'homme, réputé fait d'argile et destiné à y retourner après la mort, vivait dans des maisons de briques, mangeait dans des céramiques et écrivait sur des tablettes d'argile... C'est également là, dans le « Croissant fertile », que certains situent les origines de l'Anthropocène, époque où aurait émergé une volonté de maîtrise de la nature, notamment de l'eau, tout en la révéralant.

Utilisée pour se déshydrater, se nourrir, se laver, se déplacer, fondatrice de l'agriculture, de l'artisanat, de l'industrie, du commerce et des échanges, l'eau a été vénérée, redoutée et exploitée en Mésopotamie. Elle a transformé la matière, le territoire et, partant, la vie quotidienne et le pouvoir. Là où elle était omniprésente, elle a parfois disparu, laissant des sites désertifiés (fig. 7), suivant des phénomènes climatiques initiés pour certains dès l'Antiquité, telle l'évolution du Golfe, qui vit naître des ports sur ses rives avant de s'en éloigner durablement et inversement. L'instabilité des ressources hydriques a suscité diverses stratégies d'adaptation plus ou moins réussies, et d'autres en réponse aux conséquences de certaines pratiques – telle la salinisation des sols liée à une agriculture irriguée.

À ce titre, l'antique Mésopotamie semble riche d'enseignements – ou du moins de réflexions – pour nos sociétés modernes, toujours plus concernées par l'importance de l'eau et les enjeux de gestion qu'elle pose déjà et posera davantage aux générations futures. Ces « leçons de Mésopotamie » sont d'autant plus d'actualité que la situation contemporaine de ce territoire est particulièrement tendue : l'Irak et ses voisins se trouvent en première ligne face au changement climatique et l'eau y est une arme de guerre (destruction en mars 2026 d'usines de désalinisation d'eau de mer pour l'approvisionnement en eau dans le Golfe). Confronté à des questions cruciales de gestion et répartition des ressources hydriques, l'Irak est aussi un exemple pour ce qui concerne la protection des si précieuses zones humides. Fidèles à la conception mésopotamienne d'un avenir qui se lit cycliquement grâce à un passé situé devant nous, ces « leçons » venues de l'antique Mésopotamie, croisées par endroits avec le présent irakien, invitent à mieux réfléchir à un avenir commun où l'on sache vivre avec et grâce à l'eau. AT



De la question de l'âge de l'eau

Dans l'Antiquité, on distinguait déjà eaux douces et salées mais aussi eaux souterraines et célestes. On sait à présent que l'eau fait plutôt un voyage continu entre ciel et terre. L'eau de pluie, dite « atmosphérique », reste dans les airs cinq à dix jours avant de retomber, rejoignant pour une large part les eaux souterraines des nappes phréatiques qui alimentent les puits et les sources, mais aussi les rivières et les fleuves, les lacs et les marais, ces zones humides essentielles à la sauvegarde de la biodiversité qui contribuent à fournir près de 80 % de l'eau douce consommée dans le monde. L'eau salée des océans y reste environ 2 000 à 3 000 ans, quand on ne la dessale pas, avec les risques environnementaux liés. Les glaciers, quant à eux, conservent de l'eau parfois depuis plusieurs milliers d'années. AT

Quelques chiffres

1,4 milliard de km ³ : quantité d'eau liquide sur la planète	Un être humain boit en moyenne 3 litres d'eau par jour
97 % de l'eau terrestre sont salés, le reste étant de l'eau douce	À titre indicatif, une chasse d'eau peut en consommer 5 à 10 litres
69 % de l'eau douce sont immobilisés dans les glaces et neiges terrestres, calottes glaciaires et glaciers de montagne	Depuis 1970, 35 % des zones humides de la planète ont disparu
30 % de l'eau douce sont stockés dans des réserves souterraines (aquifères)	Plus de la moitié des grands lacs mondiaux ont décliné depuis les années 1990
0,3 % de l'eau douce est accessible en surface (pour 89 % dans les lacs, 11 % les marais, 2 % les rivières)	70 % des grandes nappes phréatiques montrent une tendance au déclin à long terme



— Fig. 8
*Troupeau au bord de
 l'Euphrate (sud de l'Irak),
 vers 1930*
 Musée du Louvre, département
 des Antiquités orientales, service
 d'Études et de Documentation

Brève historiographie des recherches sur l'eau en Mésopotamie

S'il est fréquent d'associer la Mésopotamie à la notion de « Croissant fertile », cela ne doit pas tromper : les habitants des contrées largement semi-arides du Tigre et de l'Euphrate ont toujours dû s'adapter à un environnement âpre et à un contexte écologique fragile.

En bien des endroits en effet, l'eau demeure rare ou alors devient dévastatrice lors des crues des fleuves et rivières. Comme elle reste difficile à capter, réguler, conserver, utiliser, les historiens s'interrogent depuis longtemps sur les effets de ces contraintes sur les systèmes politiques et les modes d'organisation sociale. Comment gérer la fréquente pénurie d'eau ou au contraire se protéger de ses excès ? Quelles conséquences ont eues ces périls sur les modes de vie, la société et la façon dont celle-ci s'est organisée ? Quels liens ont existé entre les

modalités de mise en valeur des terres et les formations sociales et constructions étatiques qui les ont accompagnées ou portées ?

L'historien Karl Wittfogel a été le premier à explorer ce thème : en 1957, son livre *Oriental Despotism* cherchait à décrire, dans une perspective marxiste, l'émergence d'États despotiques fondés, selon lui, sur la maîtrise de l'irrigation. Il estimait que les contraintes de la culture irriguée avaient inévitablement entraîné la nécessité d'un pouvoir fort et centralisé, celui-ci apparaissant à Sumer au tournant des IV^e et III^e millénaires. Il y a cependant bien longtemps que la théorie des « institutions hydrauliques » de Wittfogel a été battue en brèche. Dans les années 1970-1980, Robert McCormick Adams a montré qu'il n'y avait pas de nécessaire corrélation entre le développe-

ment étatique et urbain de Sumer et un hypothétique contrôle monopolistique de l'eau (en dernier lieu voir Wilkinson 2013). Les systèmes de contrôle étatique de l'irrigation ont sans doute été bien davantage une conséquence du développement urbain que l'inverse et, à Sumer, la maîtrise et la régulation des ressources en eau n'ont guère été une source originelle de pouvoir ni un moyen de le légitimer.

Ces premiers travaux reposaient en fin de compte sur des théories et prémices à caractère largement idéologique, bien qu'Adams ait engagé de remarquables prospections de terrain pour cartographier pour la première fois le réseau des canaux anciens de la basse plaine mésopotamienne (Adams et Nissen 1972, Adams 1981). Ces recherches initiales ont cependant marqué leur époque et les travaux menés par la suite se sont longtemps positionnés par rapport à elles. Sans chercher à être exhaustif, mentionnons quelques jalons importants parmi les réflexions des générations qui ont suivi, tel l'ouvrage publié en 1974 sous la direction de Theodore E. Downing et McGuire Gibson, *Irrigation's Impact on Society*, qui explorait des pistes à caractère anthropologique pour traiter ces questions dans la veine de ce qu'était alors la *New Archaeology*.

Quelques années plus tard, l'intéressante série de fascicules issus de séminaires consacrés à *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche-Orient*, organisés par Jean et France Métral (Métral 1981-1987 ; voir Métral et Salanville 1981 ; Métral et Métral 1982 ; Louis 1986 ; Louis et Métral 1987) a manifesté une louable volonté de parvenir à « un langage commun entre chercheurs de spécialités parfois très différentes ». Mais le champ couvert par ces travaux demeurerait très large (Machreq, Maghreb et Méditerranée orientale, de l'Antiquité à nos jours) et, malgré un certain renouvellement des thèmes abordés, reposait sur une approche encore largement théorique de ces sujets.

La fin des années 1980 a marqué un tournant : un colloque tenu à Damas en 1987 sur les *Techniques et pratiques hydro-agricoles traditionnelles en domaine irrigué* (Geyer 1990) et un autre à Leyde la même année, réunissant les membres du *Sumerian Agriculture Group*

sur le thème *Irrigation and Cultivation in Mesopotamia* (Postgate et Powell 1988 et 1990), ont révélé des questionnements nouveaux. On y constate pour la première fois une véritable approche pluridisciplinaire, ancrée sur les recherches de terrain, avec d'une part des études sur les techniques et réalisations hydrauliques, et d'autre part des résultats de prospections et d'études environnementales détaillées. L'effort était alors manifeste pour relier archéologie de terrain, sciences de l'environnement et données textuelles autour de problématiques concrètes, et pour inscrire les données disponibles dans un cadre historique et géographique précis. Peu après, l'ouvrage de Miguel Civil, *The Farmer's Instructions* (Civil 1994), doté d'un riche commentaire, a contribué lui aussi à mieux faire comprendre les techniques et procédures mises en œuvre en matière d'agriculture irriguée au pays de Sumer.

Ce changement de perspective s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui : à l'approche théorique et globale, avec ses présupposés souvent appliqués vaille que vaille à la réalité documentaire, se sont substitués des travaux partant des réalités de terrain et des sources brutes, élaborées de façon thématique et multidisciplinaire. On observe également une sorte de réduction d'échelle dans les recherches entreprises, les phénomènes étant désormais étudiés à la loupe, thématiquement et à un niveau local, dans l'esprit même du développement concomitant des travaux de micro-histoire et des théories anthropologiques de la construction de niches anthropiques.

Mais à la fin du xx^e et au début du xxi^e siècle, les événements tragiques et les guerres qui ont profondément bouleversé ces régions ont marqué un coup d'arrêt aux recherches de terrain. Ces années noires ont cependant été mises à profit pour des travaux en bibliothèque de nombreux chercheurs, qu'ils soient archéologues travaillant à partir d'images satellitaires (Gasche *et al.* 2002 ; Pournelle 2003), ou assyriologues menant des recherches sur l'abondante documentation cunéiforme disponible. On signalera ainsi les travaux de Stephanie Rost (*Water management in Mesopotamia from the sixth till the first millennium B.C.*) en 2017, ceux

d'Ingo Schrakamp (*Irrigation in 3rd Millennium Southern Mesopotamia*), ou d'Hervé Reculeau (*L'Agriculture irriguée au royaume de Mari*) en 2018, ou encore ceux issus d'un atelier de recherche organisé à Innsbruck (*Perspectives on hydro-cultural landscapes in the Ancient Near East*) et publiés dans la revue *Water History* en 2020 sous la direction de Lucia Mori.

Ces dernières années ont vu une reprise des activités archéologiques de terrain en Irak. Plusieurs chantiers de fouilles ont ainsi pu rouvrir, tant au sud du pays (à Larsa, Lagash, Girsu, Eridu ou Shuruppak) qu'au nord (à Assur, Ninive, Nimrud, Khorsabad, etc.) et au Kurdistan. Pour ne prendre que l'exemple de Larsa, au sud de la Mésopotamie, la réouverture d'une mission archéologique en 2019 (voir p. 97-101) s'est précisément faite en se focalisant sur les questions liées à l'approvisionnement de la ville en eau et à la compréhension du fonctionnement du réseau des canaux qui l'alimentait au début du II^e millénaire. Il est d'ailleurs piquant de constater, comme en écho, qu'un vieil ouvrage d'assyriologie publié en 1970 par Stanley D. Walters, s'intitulait déjà... *Water for Larsa*.

Plus qu'une coïncidence, sans doute faut-il voir là une permanence dans le temps d'interrogations essentielles, comme celle que l'on pourrait exprimer de façon lapidaire : *contrôle des moyens en eau* ou *eau comme moyen de contrôle* (Lafont 2009) ? Autrement dit, comment comprendre jusqu'à quel point les

sociétés du Proche-Orient ancien, et plus particulièrement de Mésopotamie, se sont structurées d'elles-mêmes autour d'impératifs liés aux systèmes d'accès et de gestion des ressources en eau ? Que nous disent les textes sur le rapport entre maîtrise de l'eau et naissance et affirmation de l'État ? Lorsque des pouvoirs politiques forts et centralisés ont fini par se mettre en place en Mésopotamie, comment ces derniers ont-ils pris le contrôle des systèmes d'irrigation et les ont-ils utilisés pour asseoir leur emprise ? Et pour la gestion de ces systèmes, l'intervention de l'État fut-elle complète, épisodique ou sélective ?

Dans l'idéal, toute approche historique de ces questions doit continuer à faire dialoguer archéologues, épigraphistes, iconographes et historiens des techniques. Tous bénéficient aujourd'hui d'outils de plus en plus performants (télédétection, analyses bio-archéologiques et paléo-environnementales, sources d'information numérisées, bases de données textuelles indexées, etc.). Les progrès dans nos connaissances permettent en tout cas de constater, au cours de ces millénaires d'histoire, la faculté qu'ont eue les anciens habitants de ces régions à s'adapter à des conditions naturelles difficiles et, lorsque le pouvoir politique était suffisamment fort, à chercher sans relâche à acheminer ou détourner l'eau vers de nouvelles terres agricoles ou urbaines, contribuant ainsi à transformer profondément les paysages de Mésopotamie.



— Cat. 2

**Sceau-cylindre :
Enki/Ea tenant un vase
aux eaux jaillissantes**

Tello (ancienne Girsu)

Époque d'Akkad,

vers 2334-2154

Serpentine

H. 3,8 ; D. 2,4 cm

Inv. MNB 1340

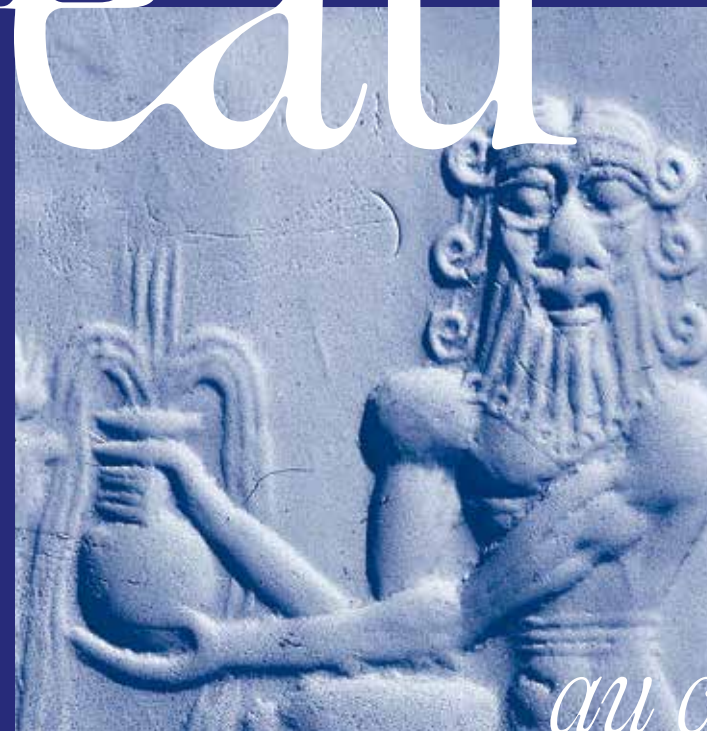
Partage après

fouilles Sarzec, 1881

— Fig. 9

Le même sceau-cylindre numérisé en 3D et son déroulé « en négatif » suivant une technologie nouvellement développée au musée du Louvre

L'eau



*au cœur
du sacré*

Molécule essentielle, source nécessaire à toute vie, l'eau est, en Mésopotamie ancienne, au cœur du sacré. Précieuse entre toutes, elle l'est d'autant plus dans cette contrée confrontée tantôt à l'excès ou au manque d'eau, selon les régions, les saisons et les époques.

Les Mésopotamiens étaient au quotidien confrontés à la force créatrice, destructrice et régénératrice de cet élément primordial. Les plus anciens mythes sumériens qui nous sont parvenus de Mésopotamie l'avaient intégrée dans des cosmogonies légendaires qui parlent de l'eau comme de l'ingrédient de vie fertilisant la terre, de laquelle surgissent alors les plantes. Elle permet également de modeler l'argile dont est fait l'homme. Dans l'*Enuma elish*, récit cosmogonique babylonien plus tardif, la Création entière procède de la seule union des eaux douces et salées, Tiamat et Apsû, de laquelle naît toute une génération de dieux (cat. 3).

Nécessaire à tout établissement humain durable comme partout dans le monde, l'eau l'était particulièrement à l'occupation de la plaine mésopotamienne où le niveau de pluviométrie, insuffisant, imposait la maîtrise d'un réseau d'irrigation. C'est dans ce cadre qu'a pris forme le modèle d'un jardin originel, celui de l'Éden – que la tradition biblique situe entre quatre fleuves, dont les seuls identifiables sont le Tigre et l'Euphrate. Le mot même d'« Éden » dériverait d'un terme sumérien signifiant la « plaine » (*edin*), rappelant combien cette image de paradis terrestre trouve ses racines dans la géographie et le contexte hydraulique de la Mésopotamie.

Contrairement à l'Égypte, considérée comme un don du Nil, la Mésopotamie s'est affirmée autant grâce à qu'en dépit des fleuves qui la définissent. L'eau y était aussi indispensable que redoutée. Dans sa plaine alluviale, où le Tigre et l'Euphrate dominant le relief au gré de leur lit instable et de leur débit irrégulier, le pouvoir créateur de l'eau n'avait d'égal que sa puissance destructrice. Fleuves, rivières et canaux, en débordant, pouvaient noyer récoltes et populations. C'est ainsi dans cette région du monde que naquit le plus ancien récit du Déluge actuellement connu – transmis ensuite notamment par la tradition biblique et divers récits qui en firent une peur plus générale et moins spécifique au contexte mésopotamien.

Par ailleurs, comme les Mésopotamiens s'en rendirent compte, l'irrigation elle-même portait, outre ses bienfaits, des désastres tels que le complexe processus de salinisation des sols. Trop intensive ou mal contrôlée, elle accélère en effet l'accumulation de sels dans la terre (cat. 52-53). Dans une contrée comme le Sud mésopotamien, les températures extrêmes entraînent une évaporation rapide des eaux d'irrigation, piégeant d'autant plus ces sels

dans les terres arables. Combinant des eaux fluviales chargées en sédiments et un climat semi-aride, la Mésopotamie fut – et demeure encore – particulièrement vulnérable à ce fléau qui reste un enjeu mondial pour l'agriculture.

Dans la conception mésopotamienne, où tout était cyclique, cette eau destructrice porte néanmoins une force régénératrice, (re)créatrice. Elle permet l'émergence d'un monde nouveau et purifié, suivant cet autre pouvoir attribué à l'eau – si présent dans les mythes et transposé dans les rituels.

Ces immenses pouvoirs de l'eau, plus complémentaires que contradictoires, et la multiplicité de ses formes – salée ou douce, céleste ou souterraine – étaient incarnés par des dieux majeurs et certaines divinités mineures du panthéon mésopotamien, régnant chacun sur un aspect particulier en relation avec l'eau, tels les canaux. Parmi les plus importants, le dieu des eaux douces souterraines était Enki en sumérien, Ea en akkadien. Fils du dieu du ciel Anu et de la déesse mère Nammu, frère d'Enlil, le roi des dieux sumériens, il faisait partie de l'une des plus puissantes triades divines du panthéon mésopotamien (cat. 2). Maître des eaux douces et de la sagesse, protecteur de la vie, il sauve les jeunes dieux qu'Apsû voulait faire disparaître en l'endormant par son incantation, tout comme il sauve l'humanité au moment du Déluge. Dans cette société largement agricole et en particulier dans le monde sumérien, se rencontraient aussi nombre de dieux agraires et guerriers plus ou moins associés à l'orage et sa pluie bienfaisante, tel Ningirsu, le « seigneur de Girsu », dont l'avatar était l'oiseau-tonnerre Anzu (cat. 16). Ninurta, dieu guerrier qui partage avec Ningirsu des traits et fonctions, était de même associé à l'agriculture et à l'irrigation. Dans le poème *Lugal-e*, il empile, pour en faire une digue, ses ennemis les pierres, ce qui lui permet de rassembler les eaux de la montagne et de les diriger vers les terres cultivées. Le dieu de l'orage, Adad, « l'éclusier des cieux », fait tomber la pluie nourricière autant qu'il noie la terre sous ses torrents diluviens.

Pouvoir des dieux transmis aux hommes en cadeau et/ou en punition, l'eau était un élément sacré au cœur des rituels, qu'il s'agisse de la libation, de l'aspersion (cat. 14), de l'immersion ou encore de l'onction, comme le documentent nombre de textes. Vestiges du mobilier des temples, des bassins rituels (cat. 55), des vases à eau lustrale ou autres liquides (cat. 30), ainsi que des gobelets à libation (cat. 29) ou encore des situles (cat. 14), confirment cette sacralité.

L'eau était aussi un espace sacré, de l'Apsû – les nappes d'eaux douces souterraines – à la mer salée, qui formaient le cadre du monde connu. S'y aventurer était toujours une manière de se livrer à sa puissance, comme le rappellent le principe de l'ordalie (cat. 33) mais aussi les légendes de Sargon d'Akkad, de Moïse et d'autres grands personnages abandonnés bébés aux caprices du fleuve, alors protecteur selon les volontés divines, pour mieux les mener à leur destin. AT



Le monde sur les eaux souterraines

L'une des rares images de l'*Épopée de la Création* pourrait figurer sur ce *kudurru*, un type de monuments officiels répandu entre 1400 et 700 en Mésopotamie. Ces stèles à sommet arrondi enregistraient une concession de terres accordée par le roi. Elles servaient aussi bien de garantie juridique que de protection religieuse et le texte était souvent accompagné des symboles des principales divinités, comme ici au registre supérieur.

Le décor en trois registres de ce *kudurru* inachevé a pu être interprété comme une représentation du cosmos (Moortgat 1934, p. 14) en raison de son registre inférieur où des murs et tours crénelées – qui encadrent l'emplacement réservé à une inscription cunéiforme jamais gravée – reposent sur un serpent cornu entourant la base. Le serpent, dans l'imaginaire mésopotamien, renvoie aux puissances des profondeurs aquatiques ; il peut ainsi symboliser l'Apsû, l'océan souterrain d'eau douce sur lequel repose le monde humain.

Il est possible d'aller plus loin dans cette interprétation. La scène du registre médian, unique à ce jour, représente une procession de sept divinités – des guerriers-musiciens accompagnés d'animaux –, ainsi qu'une déesse en train de danser. Cette procession semble faire écho aux jeunes dieux de l'*Épopée de la Création*, dont le tumulte et la liesse troublent les eaux primordiales : leur agitation exaspère d'abord Apsû, puis, après sa mort, pousse Tiamat à se retourner contre sa descendance. Le poème narre alors les origines du cosmos à travers l'accession de Marduk, le dieu tutélaire de Babylone, à la souveraineté du monde : pour y parvenir, il doit vaincre Tiamat et son armée de monstres constituée en grande partie de serpents, dont le Bashmu, le reptile cornu représenté sur la base. GN

— Cat. 3

Stèle-kudurru : épisode d'un mythe de la Création

Sush (ancienne Suse), Iran, tell de l'Acropole, emportée de Mésopotamie en butin par Shutruk-Nahhunte au XII^e siècle
Époque kassite, règne de Melishipak II (1186-1172)
Calcaire
H. 54 ; l. 36 ; Ép. 23,5 cm
Inv. Sb 25
Partage après fouilles
Morgan, 1900-1904



LA PUISSANCE DE L'EAU CRÉATRICE ET DESTRUCTRICE



En Mésopotamie, l'eau occupe une place paradoxale : à la fois source de vie et menace de destruction, elle fertilise les terres grâce à l'irrigation, mais provoque des crues aux inondations dévastatrices. Ainsi, les récits mésopotamiens lui attribuent des fonctions ambivalentes, créatrice et destructrice.

En tant qu'élément primordial, le terme « eau » n'apparaît pas comme tel, des termes précis comme mer, fleuve, tempêtes ou d'autres étant utilisés. L'eau destructrice par excellence est évidemment celle du Déluge, un mythe que l'on retrouve dans les traditions sumérienne et akkadienne.

L'exemple de l'eau créatrice le plus connu

se trouve dans l'*Épopée de la Création* (*Enuma elish* en babylonien), où des eaux douces et salées (respectivement Apsû et Tiamat) se mêlent pour donner naissance à la seconde génération des dieux dans la théogonie akkadienne (Lambert 2013 ; Verderame 2022, p. 158).

— De quelques-uns des plus anciens récits de Création

Le Louvre conserve plusieurs tablettes majeures, notamment trois textes (cat. 4-6) qui éclairent le rôle de l'eau dans les récits des origines, appelées cosmogonies, ou celui du dieu des eaux douces et de la sagesse, Enki/Ea, dans la création des êtres humains et de leur monde.

La tablette la plus ancienne, écrite vers 2350 (cat. 5), rapporte un mythe connu par ce seul exemplaire, ce qui rend sa compréhension complexe. An et Ki, le Ciel et la Terre, accomplissent ensemble l'acte créateur à l'origine de toutes choses : « La Terre tenait sa vulve dans sa (main) gauche, les cavités de la Terre étaient remplies d'eau, le seigneur Ciel se dressait à la manière d'un jeune homme vigoureux, le Ciel et la Terre échangeaient des cris » (traduction d'après George 2016, p. 13 ; Lisman 2013, p. 27-28 ; Rubio 2013, p. 5). Le texte se poursuit en mentionnant que tout cela eut lieu avant que les ancêtres du dieu Enlil ne soient nés et avant que le soleil et la lune ne produisent de la lumière. Le terme sumérien employé pour l'eau, a, polysémique, pouvait aussi signifier la progéniture ou la semence ; c'est probablement ce dernier sens qu'il faut comprendre ici.

La tablette d'*Enki établissant l'ordre du monde* (cat. 4) comporte une soixantaine de lignes de la seconde moitié de ce mythe (l. 312-374), sur les quelque 470 lignes au total connues par plusieurs copies (Cooper 2024). Au début, Enki/Ea (voir p. 40) organise le monde autour du pays de Sumer, autrement dit le sud de la Mésopotamie. Afin de développer le commerce,

— Cat. 4
Tablette : le mythe sumérien « Enki établissant l'ordre du monde » (détail)
Mésopotamie
Époque amorrite, vers 1750
Terre crue
H. 12,2 ; l. 6,4 ; Ép. 3,2 cm
Inv. AO 6020
Achat Géjou, 1912

— Cat. 5
Tablette : le plus ancien mythe de la création du monde connu (détail)
Tello (ancienne Girsu)
Époque sumérienne, règne d'Urukagina (?) (2378-2368)
Terre cuite
H. 8,7 ; l. 8,4 ; Ép. 3,1 cm
Inv. AO 4153
Partage après fouilles
Cros, 1903

— Cat. 6
Tablette : le mythe sumérien « Enki et Ninmah » (détail)
Mésopotamie
Époque amorrite, vers 1850
Terre crue
H. 14,3 ; l. 10,8 ; Ép. 3,7 cm
Inv. AO 7036
Achat Géjou, 1917

il dote la ville d'Ur d'un port ouvert sur le golfe Persique d'où parviendront les richesses du monde entier. Il pourvoit les pays voisins en biens importants pour Sumer tel l'antique Dilmun, l'actuelle île de Bahreïn, en céréales et dattes.

Il assigne ensuite diverses tâches aux divinités majeures ; la tablette du Louvre relate celles du dieu de l'orage, Ishkur/Adad, du dieu de l'agriculture, Enkimdu, de la personnification du grain, Ezina/Ashnan, du dieu créateur de la brique, Kulla, de l'architecte divin Mushdamma, et enfin du dieu Shakkan, décrit comme le berger de tous les animaux, le dieu des points d'eau et de la laine, d'une certaine manière la personnification du mâle de tous les herbivores (Nicolet 2022, p. 49 et 65).

« Enki a nommé comme responsable [de la pluie et des nuages] celui qui chevauche les grandes tempêtes, qui lance des éclairs, le verrou sacré qui bloque l'entrée à l'intérieur du ciel, le fils d'An, l'inspecteur du canal du ciel et de la terre – Ishkur, celui qui apporte l'abondance, le fils d'An » (l. 2-5, d'après Bottéro et Kramer 1993, p. 175 et Cooper 2024, p. 42-43).

Dans ce texte, le titre du dieu de l'eau atmosphérique Ishkur/Adad – « inspecteur du canal du ciel et de la terre » – souligne toute l'importance de l'irrigation dans l'imaginaire sumérien, puisque ce « canal du ciel et de la terre » est une métaphore pour les orages et la pluie. De même, le surnom d'Enkimdu, le « seigneur des canaux et des digues », rappelle que les Sumériens ne concevaient pas l'agriculture sans irrigation.

Une autre tablette (cat. 6), fragmentaire, porte un mythe sumérien appelé *Enki et Ninmah* (Ceccarelli 2016) qui raconte la création de l'humanité avec de l'argile et de l'eau, pour servir de main-d'œuvre aux dieux fatigués de devoir



assurer le curage des rivières et des canaux. Ainsi, dès l'origine, l'importance de l'entretien des canaux est mise en exergue : la tâche incombant jusqu'alors aux dieux reviendra désormais aux êtres humains.

La tablette du Louvre contient encore une partie du début de ce mythe où l'on apprend que l'argile humide utilisée pour créer l'homme provient des rives de l'Apsû, ce fameux océan souterrain sur lequel repose la Terre : « Pétris le cœur de l'argile qui est à la surface de l'Abîme [...] ô ma mère, décide le destin du nouveau-né, Ninmah fixera sur lui l'image (?) des dieux : c'est l'homme [...] » (Thomas 2016b, p. 107).

— **Le Déluge, de Gilgamesh à Géricault**

Enki/Ea, créateur des hommes et pourvoyeur de civilisation, est également celui qui sauvera l'humanité condamnée à périr dans les eaux du Déluge par les autres dieux, la jugeant trop bruyante. Cette humanité anéantie par l'eau est ici mise en scène par Géricault dans la *Scène du Déluge* (1819). Inspiré par le récit biblique, le peintre rejoint en réalité une tradition plus ancienne, connue par les mythes mésopotamiens. Le premier retrouvé (début du II^e millénaire), malheureusement mal conservé, donne le nom du Noé sumérien : Ziusudra. Le thème du Déluge est ensuite repris dans la tablette XI de l'*Épopée de Gilgamesh* (sur les douze que comporte la version standard de la fin du II^e millénaire). Le Noé akkadien, Uta-Napishti, y raconte au héros le déluge auquel il a survécu : « Au premier point du jour, le lendemain, monta de l'horizon une noire nuée dans laquelle tonnait Adad [...]. Adad étendit dans le ciel son silence de mort, réduisant en ténèbres tout ce qui avait été lumineux ! [...] Personne ne voyait plus personne : les foules n'étaient plus discernables dans cette trombe d'eau. Les dieux étaient épouvantés par ce Déluge [...] » (Bottéro et Kramer 1993, p. 572). Sur la peinture du Louvre, les corps nus, rejetés par les eaux, rappellent les descriptions de l'*Épopée* : « La déesse Belet-ili à la belle voix se lamentait : "[...] Je n'aurais donc mis mes gens au monde que pour en remplir la mer, comme de (la) poissonnaillie ! [...]" [...] Tous les hommes avaient été (re) transformés en argile [...]. » Le tableau oppose ainsi des figures humaines dérisoires à l'incommensurable violence de la nature. Mais là où l'*Épopée de Gilgamesh* montre une issue – l'arche, le corbeau (équivalent de la colombe biblique) –, Géricault ne peint qu'une mer sans horizon. En Mésopotamie, le Déluge efface l'ordre ancien mais, par-delà la ruine et la mort, il offre à Uta-Napishti une seconde naissance dans un monde régénéré, pacifié. L'eau destructrice purifie et recrée. **GN**

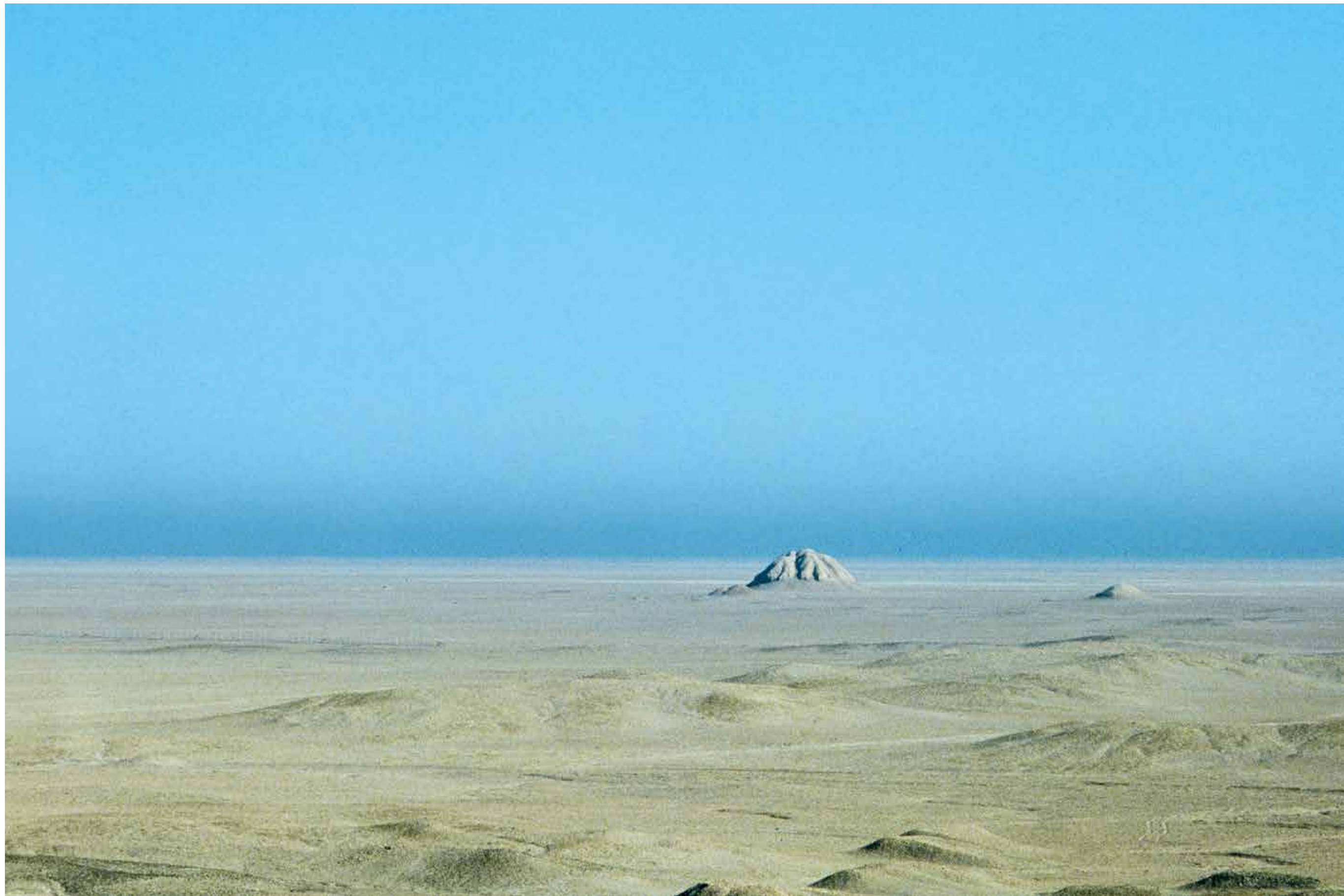
— Cat. 7
Scène du Déluge
Théodore Géricault (1791-1824)
Vers 1818-1820
Huile sur toile
H. 97 cm ; l. 130 cm
Musée du Louvre, département
des Peintures, R.F. 1950 40

Double page suivante
— Fig. 11
Uruk (sud de l'Irak), 1985
Avec l'aimable autorisation
d'Yves Calvet

*Six jours et sept nuits durant,
bourrasques, pluies-battantes,
ouragans et déluge ne cessèrent
de saccager la terre.*

L'Épopée de Gilgamesh (tablette xi)





LES PUISSANCES DIVINES DE L'EAU



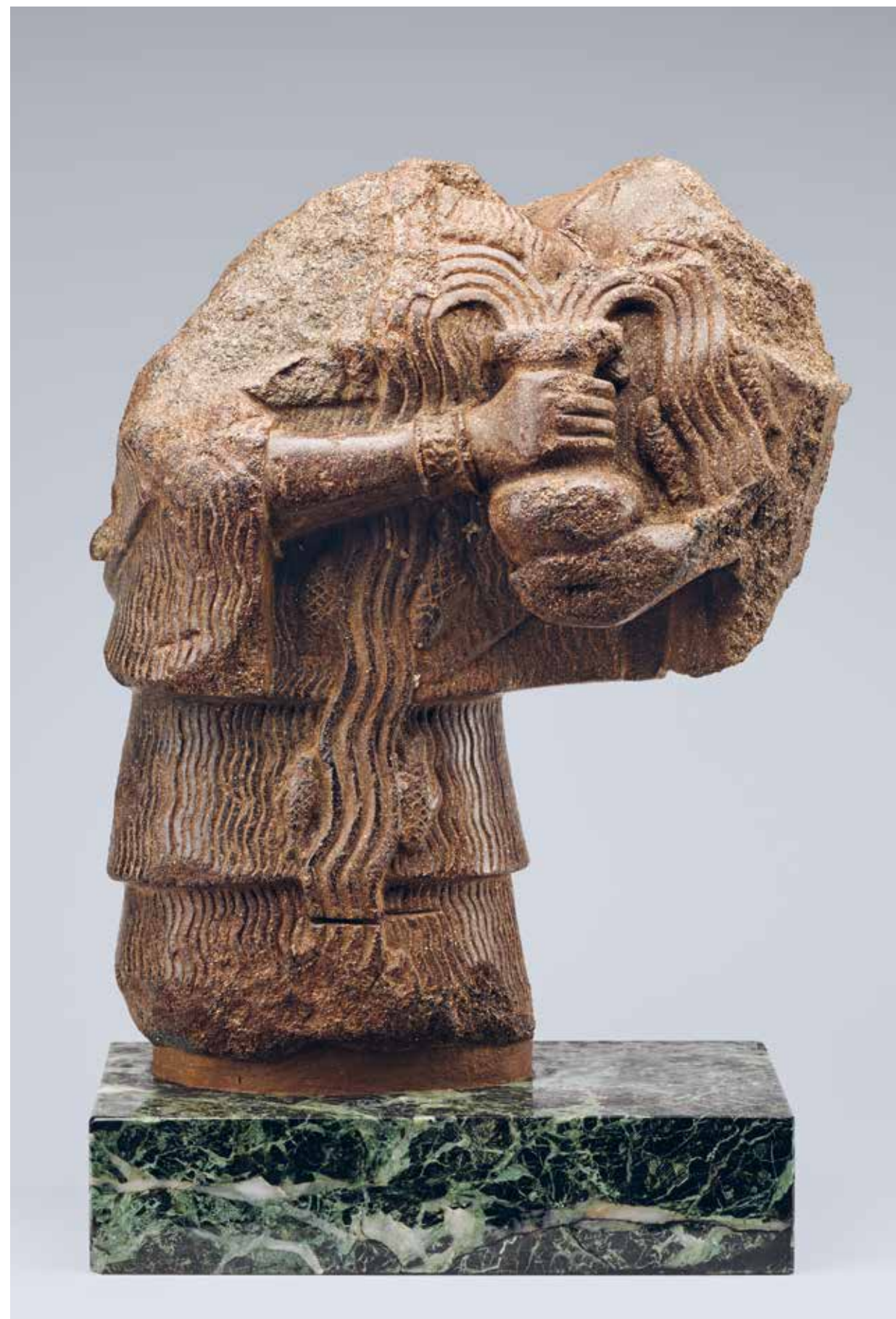
La force et l'importance primordiale de l'eau en Mésopotamie ne pouvaient que générer un panthéon fortement connecté à cet élément et une iconographie abondante. À l'origine même de ce panthéon se trouve déjà l'eau : comme le raconte l'*Enuma elish* ou *Épopée de la Création*, il est directement issu de l'union d'Apsû et de Tiamat. Apsû correspond aux nappes souterraines d'eaux douces et pures, celles qui alimentent les lacs, rivières, puits et sources, et Tiamat aux eaux salées qui entourent le monde connu. L'épopée nous relate également que, perturbé par le bruit des autres dieux, Apsû décide de les éliminer avant d'être finalement vaincu. Tiamat veut se venger mais, vaincue à son tour, son corps est déchiré en deux, tel un « poisson séché »,

et ses deux parties créent le ciel et la terre, tandis que sa poitrine forme les montagnes et que de ses yeux se mettent à couler le Tigre et l'Euphrate.

— Enki/Ea, le dieu des eaux douces souterraines

Au sommet de ce panthéon issu de l'union des eaux douces et salées, se trouve notamment Enki/Ea. Il habite l'Apsû, qui désigne à la fois le dieu de l'eau douce primordiale et le lieu souterrain de ces eaux correspondant plus ou moins aux nappes phréatiques. En tant que résidence d'Enki/Ea, l'Apsû symbolise la force, la puissance et la perfection ; elle sert ainsi de modèle aux autres résidences célestes. Sur terre, Enki/Ea s'établit à Eridu (fig. 7), première ville dans laquelle descend la royauté après le Déluge selon la Liste royale sumérienne. Les fouilles archéologiques de ce site ont livré une longue séquence de temples et de terrasses remontant au V^e millénaire, suggérant le caractère sacré de ce lieu depuis les périodes les plus hautes. Entouré de marais dans l'Antiquité, cet important centre religieux fait l'objet de processions rituelles nautiques de la part des autres dieux. Figure centrale de ces rituels, Enki/Ea est le dieu créateur des hommes auxquels il délivre divers savoirs avant de sauver l'humanité du Déluge. Son iconographie, abondante sur les sceaux-cylindres, le représente souvent trônant, barbu et coiffé de la tiare divine à plusieurs paires de cornes (cat. 9). Il peut être figuré dans un carré fait de lignes légèrement ondulées, caractérisant ainsi les eaux primordiales de sa demeure divine, en même temps que le temple E-Apsû (« la maison de l'Apsû ») à Eridu. De ces épaules jaillissent parfois des flots, dans lesquels peuvent nager des poissons (cat. 10) ; ces mêmes flots lui servent également d'abri (cat. 11) ou se déversent d'un vase qu'il tient dans les mains (cat. 12) – une iconographie que nombre de souverains reprendront à leur compte dès la fin du III^e millénaire, dans une association idéologique évidente avec cette divinité (Espak 2015). Enki/Ea est souvent accompagné

— Cat. 8
**Deux divinités tenant
un vase aux eaux jaillissantes**
Warka (ancienne Uruk)
Époque amorrite, vers 2004-1595
Iddingsite peridotite
H. 22,4 ; l. 19,1 ; Ép. 11,4 cm
Inv. AO 6974
Achat David, 1903





— Cat. 9
**Sceau-cylindre :
Enki /Ea trônant**
Mésopotamie
Époque d'Akkad,
vers 2334-2154
Serpentine
H. 3,3 ; D. 2,1 cm
Inv. AO 22319
Don Boisgeline, 1967
(ancienne collection
De Clercq)



— Cat. 10
**Sceau-cylindre :
Enki/Ea dans sa barque**
Mésopotamie
Époque d'Akkad,
vers 2334-2154
Jaspe
H. 2,7 ; D. 1,7 cm
Inv. AO 2332
Achat Dosseur, 1893



— Cat. 11
**Sceau-cylindre
du scribe Zagganita :
Enki/Ea dans un abri
fait de flots**
Mésopotamie
Époque d'Akkad,
vers 2334-2154
Chlorite
H. 3 ; D. 1,8 cm
Inv. AO 11569
Achat Genouillac, 1929



— Cat. 12
**Sceau-cylindre :
Enki/Ea tenant un vase
aux eaux jaillissantes
accompagné d'un
poisson-chèvre et
du héros nu aux
cheveux bouclés**
Mésopotamie
Époque amorrite,
vers 2004-1595
Hématite
H. 2,3 ; D. 1,3 cm
Inv. AO 22320
Don Boisgeline, 1967
(ancienne collection
De Clercq)



— Cat. 13
**Sceau-cylindre :
Enki/Ea tenant un vase
aux eaux jaillissantes,
accompagné de son
intendant Ushmu,
aux deux visages,
et du héros nu**
Mésopotamie
Époque d'Akkad,
vers 2334-2154
Marbre
H. 3,6 ; D. 2,6 cm
Inv. MNB 1905
Achat De Benecke, 1880

— Cat. 14
**Plaquette : homme vêtu
d'une peau de poisson**
Mésopotamie
Époque néo-assyrienne,
934-609
Terre cuite et bitume
H. 12 ; l. 5,7 ; Ép. 2,2 cm
Inv. AO 10885
Don Naayem, 1926

de son vizir, Ushmu, l'homme aux deux visages dont les profils gauche et droit symbolisent respectivement la sagesse et la connaissance (cat. 10). Un autre de ses acolytes, un héros barbu, nu, est souvent représenté le visage de face (cat. 12, 13 et 21).

— Les créatures d'Enki/Ea

Dans l'Apsû habitent aussi les *apkallu*, hommes-poissons envoyés par Enki/Ea avant le Déluge pour délivrer leur savoir aux humains. Messagers du dieu, ils servent de modèles aux prêtres purificateurs liés à son culte à Eridu. Le terme *apkallu* peut également désigner des prêtres spécialisés dans le maniement de l'eau et de l'huile. Aussi sont-ils souvent représentés en hommes-poissons, à partir du II^e millénaire, puis très populaires aux périodes néo-assyrienne et néo-babylonienne, avec une situle et un cône dans chaque main, exécutant très certainement des rituels prophylactiques (cat. 14). Figurés de profil, ils sont reconnaissables à la peau de poisson qui recouvre leur corps.

Un des animaux emblèmes d'Enki/Ea, le poisson-chèvre, apparaît à partir de la fin du III^e millénaire avec un corps de poisson et une tête de chèvre. De manière plus générale, les chèvres associées au monde de l'eau sont probablement des allégories du poisson-chèvre (cat. 15). C'est aussi l'ancêtre du capricorne.



— Cat. 15
Fragment de sculpture :
flots et chèvre à queue
de poisson, animal
emblème d'Enki/Ea
Tello (ancienne Girsu)
Époque néo-sumérienne,
règne de Gudea (vers 2120)
Albâtre
H. 9,9 ; l. 9,7 ; Ép. 3,3 cm
Inv. AO 12845
Don après fouilles
Genouillac, 1930

— Cat. 16
Plaque perforée :
Anzu, oiseau-tonnerre
à tête de lion
Tello (ancienne Girsu)
Époque sumérienne,
règne d'Ur-Nanshe
(vers 2500)
Albâtre
H. 15,1 ; l. 21,6 ; Ép. 3,5 cm
Inv. AO 2783
Achat Morel, 1899

Les *lahmu* sont d'autres créatures divines qui habitent l'Apsû. Fortement associés à l'iconographie d'Enki/Ea (cat. 21), les *lahmu* sont parfois porteurs de vases aux eaux jaillissantes fertiles (cat. 8) – également aux mains de génies (fig. 23) –, quand ils ne sont pas représentés avec des flots surgissant de leur propre corps (cat. 17).

— **Les divinités des eaux du ciel**

Aux côtés d'Enki/Ea, son jumeau, Ishkur/Adad, est un autre grand dieu de l'eau, mais plutôt dans son aspect destructeur : s'il fait tomber la pluie nourricière, il est aussi à l'origine des catastrophes liées à l'eau, personnifiant la tempête, l'orage, le déluge et les inondations. Son sanctuaire se situait dans la cité de Karkar, non encore localisée. Ishkur/Adad, parfois décrit comme un gardien des vannes du ciel, est souvent représenté avec un foudre dans la main (cat. 18). Le lion-dragon, son animal emblème, cède la place au taureau au II^e millénaire, sous l'influence des régions occidentales.

La tempête est également figurée par l'oiseau Imdugud/Anzu, un aigle à tête de lion dont les ailes déployées devaient évoquer le nuage d'orage et le rugissement rappeler le grondement du tonnerre (cat. 16). À l'origine, il personnifie la puissance féconde des pluies printanières qui font croître les champs et, dans ce contexte, il est associé à des divinités agraires comme Ningirsu, dieu tutélaire du royaume de Lagash. Plus tard, il devient l'une des incarnations des forces du chaos, selon un mythe célèbre qui le voit dérober au dieu Enlil la Tablette des destins, provoquant ainsi immobilité et silence dans le monde. Grâce aux conseils d'Enki/Ea, Ningirsu parvient finalement à terrasser le monstre léontocéphale.

— **Les divinités des eaux terrestres**

Dans l'iconographie du III^e millénaire, le dieu-bateau semble très populaire, particulièrement sur les sceaux-cylindres, mais demeure propre à la région de la Diyala, à l'est du Tigre. Si le bateau est évidemment utilisé dans le cadre de processions rituelles ou lors du déplacement des dieux, le dieu-bateau pourrait être une manière visuelle d'associer ce mode de circulation à la sphère du divin en en faisant une divinité mineure. Cette dernière est simplement représentée comme une embarcation dont la proue est une tête humaine (cat. 19). Parfois, un torse ou un corps entier est dépeint, ce qui permet aussi de montrer la divinité avec une rame, faisant avancer son propre corps sur les flots. Son lien avec le serpent, le scorpion ou encore le dragon, animaux également associés à la fertilité et à Enki/Ea, est manifeste sur certaines représentations. Par extension, on interprète parfois comme le dieu-bateau les images montrant une barque dans le cadre de processions rituelles se déroulant manifestement dans le monde divin (cat. 20). BC





— Cat. 17
**Sceau-cylindre : le héros
 nu aux cheveux bouclés,
 acolyte d'Enki/Ea
 au milieu des flots**
 Mésopotamie ?
 1550-1350
 Hématite
 H. 1,7 ; D. 0,6 cm
 Inv. AO 22339
 Don Boisgelin, 1967
 (ancienne collection
 De Clercq)

— Cat. 18
**Sceau-cylindre :
 Ishkur/Adad tenant
 un foudre sur le dragon
 à tête de lion**
 Mésopotamie
 Époque d'Akkad,
 vers 2334-2154
 Serpentine
 H. 3,4 ; D. 2,2 cm
 Inv. AO 2363
 Achat Svoboda, 1893

— Cat. 19
**Sceau-cylindre :
 le dieu-bateau**
 Mésopotamie
 Époque sumérienne,
 vers 2600-2334
 Calcaire
 H. 2,2 ; D. 1,1 cm
 Inv. AO 21121
 Achat Naayem, 1962

— Cat. 20
**Sceau-cylindre : le dieu-
 bateau au cours d'une
 procession rituelle**
 Mésopotamie
 Époque sumérienne,
 vers 2600-2334
 Coquille
 H. 4,1 ; D. 2,3 cm
 Inv. AO 4107
 Achat Géjou, 1903

— Cat. 21
**Sceau-cylindre : le héros
 nu aux cheveux bouclés,
 acolyte d'Enki/Ea, tenant
 un vase aux eaux
 jaillissantes (détail)**
 Mésopotamie
 Époque amorrite,
 vers 2004-1595
 Hématite
 H. 2,2 ; D. 1,3 cm
 Inv. AO 25518
 Achat Drouot, 1973



L'EAU AU CŒUR DES RITUELS



Au cœur des rituels, l'eau pouvait faire l'objet d'effusion, d'aspersion, d'onction, d'immersion, d'ingestion, d'ablution ou surtout, de libation. Cette offrande versée devant la divinité compte en effet parmi les plus documentées de ces rites autour de l'eau : si l'on pouvait offrir d'autres liquides – notamment du vin, de la bière ou des boissons fermentées –, nombre de textes mentionnent des libations d'eau. Ainsi, Gudea « offrit du pain et versa de l'eau froide » avant de s'adresser à la déesse Gatumdug. De l'eau seule était nécessairement versée sur des plantes – ou pour les faire germer, comme

pour mieux montrer son efficacité magique sur la fertilité –, suivant les nombreuses scènes de libation représentées sur des monuments mésopotamiens.

— Verser l'eau : la libation

Ainsi une plaque perforée sumérienne (cat. 24) montre un dédicant nu, debout sur un domaine montagnard sacré, portant un vase à bec verseur au-dessus d'un gobelet d'où jaillissent des plantes, résultat de l'acte magique effectué devant la déesse trônant à gauche. Ce geste est fort semblable à celui accompli par un fidèle sur un fragment de stèle – sans doute le prince Gudea lui-même – (cat. 25) déversant le contenu d'un vase dans un grand récipient reposant sur des autels, donc toujours dans un espace sacré, qu'il s'agisse du parvis ou de l'intérieur du sanctuaire. Citons à ce titre « la maison pure du prêtre-gudu, où l'eau ne cesse jamais de couler » (Edzard 1997, p. 87). On a retrouvé en fouilles à Girsu (Tello) un précieux gobelet à libation dédié par Gudea à son dieu personnel Ningeshzidda, une divinité chtonienne rattachée aux eaux souterraines évoquées par les serpents et dragons-serpents (cat. 29). Quelques siècles plus tard, au II^e millénaire, ce même rite de libation se rencontre sur une stèle (cat. 23), inversé cette fois dans la mesure où le fidèle se tient à gauche devant la divinité trônante.



— Cat. 22
**Sceau-cylindre :
scène de libation
(détail)**
Nuffar (ancienne Nippur) ?
Époque néo-sumérienne,
règne de Shulgi (2094-2046)
Agate
H. 3,4 ; D. 2,2 cm
Inv. AO 22312
Don Boisgelin, 1967
(ancienne collection
De Clercq)



— Cat. 23
**Sommet d'une stèle orné
d'une scène de libation**
Sush (ancienne Suse), Iran,
tell de l'Acropole, emportée
de Mésopotamie en butin par
Shutruk-Nahhunte au XII^e siècle
Époque néo-sumérienne,
vers 2150-2004
Calcaire
H. 84,3 ; l. 61,5 ; Ép. 13,5 cm
Inv. Sb 7
Partage après fouilles
Morgan, 1898



— Cat. 24
**Plaque perforée : libation
pour une déesse trônante**
Tello (ancienne Girsu)
Époque sumérienne, règne
d'Ur-Nanshe (?) (vers 2500)
Calcaire
H. 17,4 ; l. 16 ; Ép. 2,1 cm
Inv. AO 276
Partage après fouilles
Sarzec, 1881



— Cat. 25
**Fragment de stèle : libation
par un dédicant (Gudea ?)**
Tello (ancienne Girsu)
Époque néo-sumérienne,
règne de Gudea (vers 2120)
Calcaire
H. 50,2 ; l. 40 ; Ép. 7,7 cm
Inv. AO 4585
Partage après fouilles
Cros, 1905

— Cat. 26
Plaque de métal en forme de carpe, possible ex-voto
Tell Senkereh (ancienne Larsa), palais de Nur-Adad, porte E
Époque amorrite, règne de Nur-Adad (1866-1850)
Alliage cuivreux
H. 3,8 ; l. 8 ; Ép. 0,7 cm
Inv. AO 16868
Partage après fouilles Parrot, 1933

— Cat. 27
Relief montrant l'utilisation de poissons dans un cadre rituel
Tello (ancienne Girsu), tell K dit « de la Maison des fruits »
Époque sumérienne, règne d'Ur-Nanshe (?) (vers 2500)
Albâtre
H. 22 ; l. 20,6 ; Ép. 4,5 cm
Inv. AO 4110
Partage après fouilles Cros, 1903

Il verse le contenu d'un gobelet dont le flux, matérialisé par un jet strié, vient là encore abreuver – sinon faire surgir – une plante de l'autel recevant l'offrande d'eau. À l'échelle miniature, c'est une scène presque identique qu'illustre un sceau-cylindre plus ou moins contemporain (cat. 22), à cette différence près que la divinité y est debout.

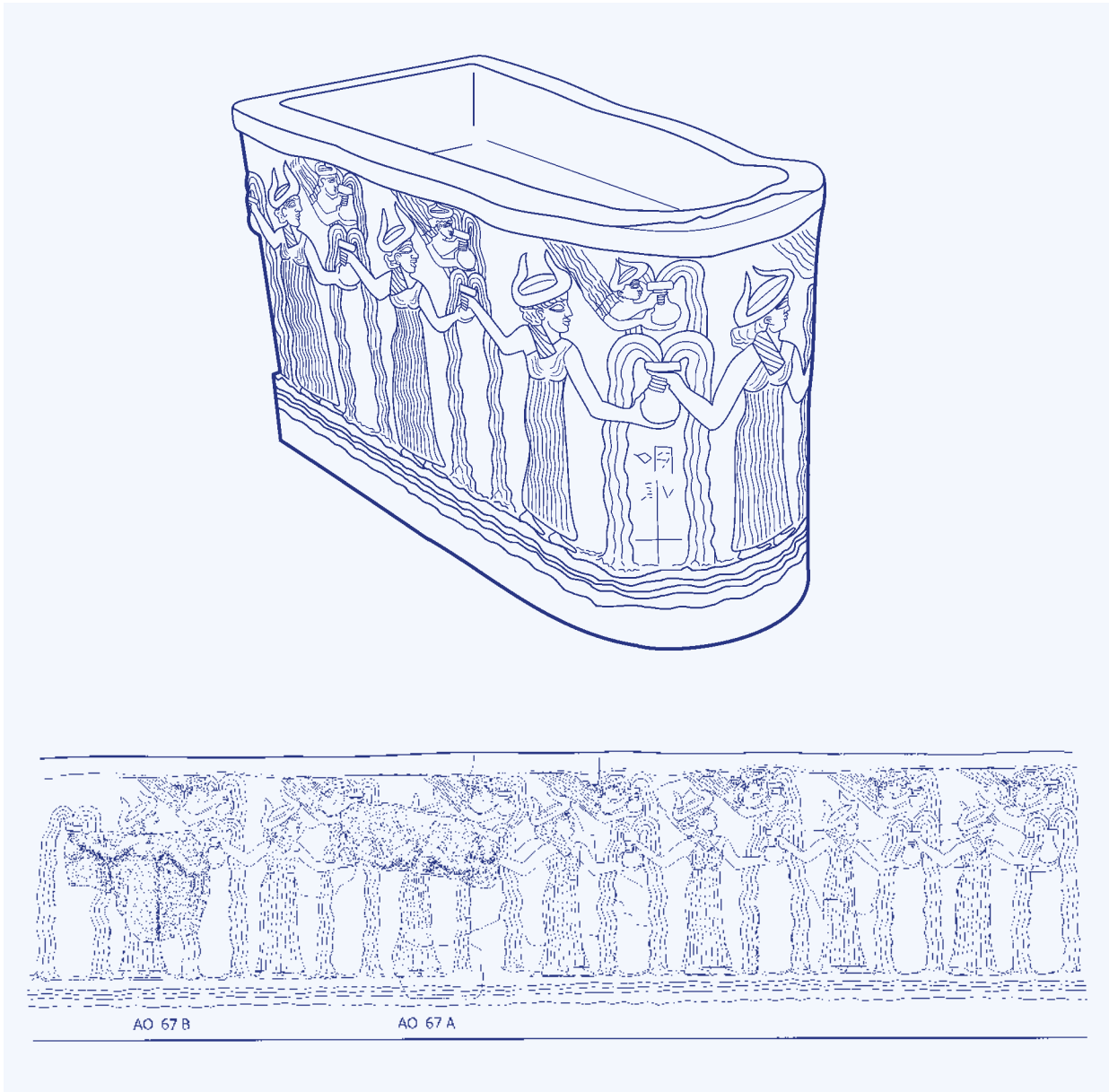
— **Nourrir et réjouir les divinités : offrandes de poissons, bateaux...**

Offrir de véritables poissons était sans doute une autre manière de révéler les puissances divines de l'eau, de même que les ex-voto en forme d'avatars liés à ces divinités (cat. 14) tels les poissons-chèvres (cat. 15), mais aussi les modèles réduits de bateaux – ou les bateaux eux-mêmes – qui pouvaient être consacrés aux divinités et constituaient un moyen de naviguer dans ce domaine sacré (cat. 59). Nombre de textes, de monuments montrant des porteurs de poissons (cat. 27), ainsi que des restes de repas exhumés en fouilles témoignent de ces offrandes. Des représentations de poissons étaient également offertes sous forme d'ex-voto, parfois portables en amulettes-pendentifs (cat. 26).

— **Puits et bassins sacrés**

On a par ailleurs retrouvé des puits (fig. 51) et surtout des bassins sacrés, particulièrement sur les parvis, comme devant le temple de Salomon à Jérusalem. On connaît notamment un bassin de Gudea, seigneur de Lagash, grâce à de rares fragments figurant des déesses aux vases aux eaux jaillissantes (cat. 28 et fig. 12). AT





— Fig. 12
**Restitution
 du bassin de Gudea**
 Dessin C. Florimont
 (musée du Louvre)
 — Cat. 28
**Fragments de bassin :
 déesse tenant deux
 vases jaillissants**
 Tello (ancienne Girsu)
 Époque néo-sumérienne,
 règne de Gudea (vers 2120)
 Calcaire
 B : H. 47 ; l. 42 ; Ép. 15 cm
 Inv. AO 67 A et B
 Partage après fouilles
 Sarzec, 1881



— Cat. 29
**Gobelet à libation dédié par
 Gudea au dieu Ningeshzidda**
 Tello (ancienne Girsu)
 Époque néo-sumérienne,
 règne de Gudea (vers 2120)
 Stéatite
 H. 22,8 ; D. 11,2 ; Ép. 0,9 cm
 Inv. AO 190
 Partage après fouilles
 Sarzec, 1881

Un vase rituel pour Ningirsu

Ce vase en argent sur un socle en alliage cuivreux a été dédié par le roi Enmetena au dieu de sa ville, Ningirsu, selon la dédicace gravée sur le col. La panse est décorée de l'aigle léontocéphale Anzu, l'animal attribut de Ningirsu, l'oiseau dont les battements d'ailes pouvaient provoquer la tempête. Figuré de face à quatre reprises sur un registre faisant le tour du vase, ses ailes impressionnantes déployées, il agrippe dans ses serres successivement des lions, des caprins aux longues cornes recourbées et des cerfs, trois animaux symbolisant la nature sauvage. Au registre supérieur, sept bovins couchés marquent la nature maîtrisée. Cette iconographie oppose ainsi les mondes indompté et apprivoisé. La position d'Anzu, entre les deux, le place en protecteur ; en tant qu'emblème de Ningirsu, il renforce l'idée que son dieu permet l'organisation de ce monde, entre les espaces sauvage et civilisé. L'eau est aussi présente par le lien fort entre irrigation et agriculture, d'autant que Ningirsu est une divinité agraire, étroitement associée à l'eau et aux canaux. Le système d'irrigation, précisément, traçait en Mésopotamie la frontière entre le domaine civilisé et maîtrisé par les hommes, et l'espace sauvage peuplé d'animaux féroces.

Si l'eau n'est pas directement représentée sur ce vase, elle n'en est pas moins présente par la fonction du récipient, qui devait faire partie du mobilier liturgique du temple de Ningirsu, à Girsu même. D'une contenance de 5 litres, ce vase devait servir à la consommation du dieu Ningirsu lui-même d'après sa dédicace. Plutôt que de l'eau pure, il contenait sans doute un liquide gras, susceptible d'avoir été servi à la divinité par onction de sa statue, sinon dans le cadre d'une libation. BC, GN, AT

— Cat. 30

Vase d'Enmetena

Tello (ancienne Girsu)
Époque sumérienne, règne
d'Enmetena (vers 2400)
Argent et cuivre
H. 35 ; D. 18 cm
Inv. AO 2674
Don du Sultan Abdul Hamid II
après fouilles, 1896
(découverte 1888)



LA NAVIGATION SACRÉE

On entend généralement par navigation sacrée une procession en lien avec le culte et les divinités, opérant dans la réalité ou la mythologie (Martinez Garcia, sous presse). Ainsi, en Mésopotamie, où fleuves et canaux représentaient un mode de circulation évident et possédaient une charge symbolique importante, les processions par bateau, qu'il s'agisse de rois, de dieux ou de statues de culte, sont attestées par les textes et l'iconographie.

À titre d'exemple, une plaque perforée en pierre, datant probablement du milieu du III^e millénaire, montre au registre inférieur une barque et quatre hommes à son bord (cat. 32). Trois d'entre eux propulsent et dirigent l'embarcation à l'aide de rames ; le dernier tient devant lui un gobelet. L'équipage, portant jupe, barbe et cheveux longs, avance dans un univers aquatique représenté par des poissons et des volatiles. L'image fait écho au registre supérieur, où se tient une scène dite « de banquet » entre un homme et une femme. Cette représentation, relativement caractéristique des plaques perforées, montre probablement un rituel en lien avec une parade fluviale.



Les parades pouvaient également prendre la forme de processions, comme celle représentée sur un *kudurru* fragmentaire daté du roi kassite Melishipak ayant régné sur Babylone au XII^e siècle (cat. 31). Y apparaissent des emblèmes divins dressés sur une barque, dont l'avant est orné d'une tête de *mushushu*, l'animal du dieu tutélaire de Babylone Marduk, figurant ainsi les défilés qui pouvaient avoir lieu lors de grandes cérémonies religieuses, notamment pour les fêtes de l'Akitu au moment du nouvel an. BC

— Cat. 31
Stèle-kudurru (détail)
Sush (ancienne Suse), Iran,
emportée de Mésopotamie
en butin par Shutruk-Nahhunte
au XII^e siècle
Époque kassite, règne
de Melishipak II (1186-1172)
Calcaire
H. 48 ; l. 42,5 ; Ép. 47 cm
Inv. Sb 14
Partage après fouilles
Morgan, 1906-1908



— Cat. 32
Relief perforé
Mésopotamie
Époque sumérienne,
vers 2750-2600
Calcaire
H. 27 ; l. 24,8 ; Ép. 2,8 cm
Inv. AO 31015
Achat Erlenmeyer, 1997

*Si quelqu'un a imputé
des sortilèges à quelqu'un
mais ne l'a pas confondu,
celui à qui des sortilèges ont
été imputés ira au dieu-fleuve ;
il plongera dans le dieu-fleuve
et si le dieu-fleuve s'en empare,
son accusateur prendra pour
lui sa maison.*

(Extrait §2 cat. 33)

LE JUGEMENT DIVIN PAR L'EAU

En Mésopotamie, l'eau n'était pas seulement une ressource vitale, c'était aussi un instrument de justice. L'ordalie consistait à soumettre l'accusé à une épreuve redoutable : il devait se jeter dans le fleuve et nager sur une certaine distance. Si les dieux jugeaient qu'il disait vrai, il en ressortait vivant. S'il abandonnait ou périssait, sa culpabilité était établie. Ainsi l'eau du fleuve agissait comme juge suprême, investie du pouvoir d'arbitrer entre innocence et mensonge. Le célèbre Code du roi Hammurabi, gravé vers 1750, témoigne de cette pratique. Les lois y étaient classées de manière thématique et l'ordalie (§2) est évoquée au tout début dans la partie dédiée à l'administration de la justice et au faux témoignage : « Si quelqu'un a imputé des sortilèges à quelqu'un (d'autre) mais ne l'a pas confondu, celui à qui des sortilèges ont été imputés ira au dieu-fleuve ; il plongera dans le dieu-fleuve et si le dieu-fleuve s'en empare, son accusateur prendra pour lui sa maison. Si le dieu-fleuve innocente cet homme, il s'en réchappe, celui qui avait imputé des sortilèges sera mis à mort ; celui qui a plongé dans le dieu-fleuve prendra pour lui sa maison » (Seux 1986, p. 31).

— Cat. 33
Code d'Hammurabi
Sush (ancienne Suse),
Iran, tell de l'Acropole,
emportée de Mésopotamie
en butin par Shutruk-
Nahhunte au XII^e siècle
Époque amorrite, règne
d'Hammurabi (vers 1750)
Basalte
H. 225 ; l. 79 ; Ép. 47 cm
Inv. Sb 8
Partage après fouilles
Morgan, 1902

Ce rôle du fleuve comme arbitre divin semble avoir trouvé un ancrage rituel dans la ville de Hit, sur l'Euphrate, où un culte local aurait été lié à Iddlurugu, divinité de l'ordalie. On y aurait recouru dans les affaires trop graves ou obscures pour être jugées par des hommes : trahison, adultère, sorcellerie ou litiges territoriaux. GN



De quelques signes autour de l’eau

Les termes sumériens liés à l’eau sont indissociables des signes cunéiformes qui les notent. En voici quelques exemples.



Forme du signe vers 3200-2900

Forme du signe fin III^e – 1^{er} mill.

Le terme sumérien *a* (signe « A ») désigne l’eau dans son acception la plus large : aussi bien l’eau des fleuves ou des canaux d’irrigation – la forme originale du signe représente un courant d’eau – que l’eau de pluie. C’est l’un des plus anciens signes de l’écriture cunéiforme et l’un des plus simples au niveau graphique. Il entre dans la composition de nombreux autres signes ou termes liés à l’eau tels *i₇* (fleuve) ou *ambar* (marais).



Vers 3200-2900

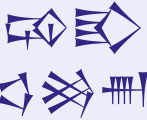
Fin III^e mill.

Le terme sumérien *ambar* (signe « LAGABxA ») renvoie aux zones marécageuses du sud de la Mésopotamie, formées par l’entrelacement des fleuves, des canaux et des eaux stagnantes. Le graphisme reprend le signe de l’eau, entouré d’un cercle qui en délimite le territoire.



Fin III^e mill.

i₇ (« A.LAGABxHAL ») désigne le fleuve et par extension les canaux primaires qui en dérivent. Au III^e millénaire, *i₇* correspond à de larges canaux directement alimentés par le fleuve, sous contrôle royal. Cette équivalence conceptuelle entre fleuve et canal souligne que le canal est perçu comme une continuation maîtrisée du fleuve.



Fin III^e mill.

Le nom des deux fleuves – *idigna* (« GU₂.GAR₃ »), le Tigre, et *buranun* (« UD.GIŠ%GIŠ.NUN »), l’Euphrate – est habituellement précédé du déterminatif *i₇*, soulignant leur statut de cours d’eau majeurs et leur rôle dans l’alimentation du réseau de canaux.



Fin III^e mill.

a-ab-ba ou *ab* recouvrent la notion de mer, voire d’eau de mer. Cette étendue d’eau salée se situe au sud du pays de Sumer, à l’horizon des fleuves et du réseau de canaux, là où le Tigre et l’Euphrate rejoignent le Golfe.



Fin III^e mill.

abzu (graphie sumérienne « ZU.AB ») désigne les eaux profondes, souterraines, perçues comme la réserve primordiale d’eau douce. L’abzu est à la fois une réalité hydrologique – les nappes phréatiques – et un concept cosmologique majeur. Cette double dimension, naturelle et divine, souligne l’imbrication étroite entre environnement et pensée religieuse.



Fin III^e mill.

Le terme *im* (signe « IM ») désigne le vent et la tempête, et par extension la pluie. Ce même signe sert à écrire le nom du dieu des orages, Ishkur/Adad, précédé du déterminatif divin (« AN »). Dès la fin du III^e millénaire, les scribes utilisent parfois un autre terme pour la pluie ou pleuvor, *shég₃*, écrit au moyen des signes « A » (eau) et « AN » (ciel). Cette graphie met explicitement en relation la pluie et sa provenance céleste.



Vers 3200-2900

Fin III^e mill.

asha₅ recouvre la notion de champ cultivé. La forme originale du signe figurait un terrain traversé de rigoles et relié à un canal d’alimentation. Cette graphie ancienne révèle qu’au pays de Sumer l’agriculture était indissociable de l’irrigation. Vers la fin du III^e millénaire, le mot commence également à s’écrire *a-sha₃*, une graphie analysable comme « eau » (*a*) et « cœur » ou « intérieur » (*sha₃*), soulignant que l’eau constitue le principe vital du champ cultivé.



Fin III^e mill.

Les textes administratifs emploient un vocabulaire précis pour décrire les éléments du réseau hydraulique. Parmi les termes les mieux compris, *eg₂* renvoie tout autant à des digues qu’à des chenaux, ceux-ci étant creusés sur des levées de terre (voir p. 84-86). Les *eg₂* prenaient leur source dans les grands canaux (*i₇*) et les textes mentionnent fréquemment des *eg₂* endommagés par l’eau [littéralement « mangés » par l’eau (*a-e gu₇-a*)], nécessitant des travaux réguliers de réfection.



Fin III^e mill.

Le terme *pa₅* désigne le petit canal ou fossé d’irrigation. Dernier maillon du réseau après *i₇* et *eg₂*, il distribue l’eau au plus près des champs, jusque dans les rigoles des parcelles.



Fin III^e mill.

kab₂-tar sert à nommer des diviseurs de débit contrôlant le passage de l’eau depuis les canaux vers des branches secondaires ou des zones irriguées. Il s’agit d’un élément clé du réseau, fréquemment mentionné dans les textes de maintenance.